

# Rencontres avec Lénine

Simon Liberman<sup>1</sup>

Source : Liberman Simon, Building Lenin's Russia. Chicago : Univeristy of Chicago Press, 1945. pp. 6-12. Traduction MIA.

**L**e camarade Lénine souhaite vous voir. » Cette phrase tournait en boucle dans mon esprit ce jour de novembre 1918, tandis que je me préparais à le rencontrer à trois heures. Je pesais et formulais mes mots avec soin des heures à l'avance. Comment, en effet, présenter mes idées à Lénine ? La Terreur rouge sévissait déjà ; les hommes devenaient « jetables » pour leurs actes passés ou supposés. Doublement vulnérable : « spécialiste » technique et membre du parti menchevik, je m'apprêtais à critiquer durement un pan de son système économique devant le chef de l'État, alors que des milliers d'hommes en armes combattaient pour ou contre ce système. Comment le convaincre des méthodes pratiques pour stocker le combustible de la Russie – lui qui croyait l'impossible accessible aux ouvriers, lui qui répétait avoir prouvé et prouverait encore que « la classe ouvrière pouvait prendre d'assaut le ciel lui-même » ?

Quelques minutes avant trois heures, je me présentai à la guérite près des portes du Kremlin. Construite à la hâte en planches brutes non rabotées, elle contrastait avec les lourds bâtiments anciens alentour. À l'intérieur, un Letton grand et énergique, chef de la garde du Kremlin, m'attendait. Après m'avoir remis mon laissez-passer pour Lénine, il désigna un soldat pour m'escorter jusqu'au bâtiment abritant son bureau, à trois cents mètres.

La cour autour de l'édifice gouvernemental était déserte. Dans l'escalier faiblement éclairé, un garde à la chapka fourrée et à la pelisse boutonnée de cuivre affichait une indifférence étudiée. Les marches grises et presque sales menaient au troisième étage. Je me trouvai devant une porte surélevée de deux marches.

En l'ouvrant, je découvris une pièce étroite, sans la solennité attendue d'un lieu de pouvoir. Presque carrée, au plafond bas, elle comptait trois portes et des fenêtres basses aux lourds rideaux rougeâtres. Entre les portes, des bureaux disposés en T portaient carnets et crayons alignés. La lumière du jour peinait à percer les tentures. Des fauteuils hétéroclites s'alignaient le long des murs, sur un tapis usé. L'ensemble évoquait l'antichambre d'un avocat de province. C'est ici que siégeait le Conseil du Travail et de la Défense ; une salle adjacente, plus vaste, accueillait le Conseil des Commissaires du peuple.

Une petite femme voûtée, aux yeux bleus tristes et au pince-nez trop large, enveloppée dans un châle épais, m'accueillit. Son allure rigide, presque iconique, contrastait avec sa voix douce : « *Vladimir Ilitch sera là dans un instant.* »

À peine avait-elle parlé que des pas précipités résonnèrent. Une porte s'ouvrit, et Lénine apparut, gravissant une marche. Son regard perçant m'examina, mais sa poignée de main vigoureuse était encourageante. « *Ravi de vous voir,* dit-il en roulant légèrement les « r ». *Krassine et Rykov m'ont parlé de vous.* » Il s'installa dans un fauteuil, pressé : « *Parlons. Je vous écoute.* »

---

<sup>1</sup> Liberman Semyon Isaiévitch (1881-?), de tendance menchevique, industriel du bois, a collaboré avec les autorités soviétiques. Au début des années 1920, il travaille à la mission commerciale soviétique à Londres. En 1926, il a émigré.

Tandis que je m'exprimais, Lénine m'écoutait attentivement, comme pour montrer l'intérêt sincère qu'il portait à mes propos. Je me détendis peu à peu, passant du sujet du bois de chauffage aux décrets mal conçus de [Mikhaïl Larine](#). Lénine m'interrompit :

*« Bien sûr, nous commettons des erreurs. Une révolution ne va pas sans fautes. Mais nous apprenons d'elles et corrigeons volontiers. Quant à ces décrets – il évoquait les dernières “œuvres” du trio du bois –, n'oubliez pas que nous sommes en pleine révolution. Notre gouvernement pourrait ne pas durer, mais ces textes resteront dans l'Histoire. Les révolutionnaires futurs en tireront des leçons, peut-être de ces mêmes décrets de Larine qui vous semblent absurdes. Nous-mêmes prenons exemple sur ceux de la Commune de Paris. »*

Alors que je contre-argumentais, il continua de m'écouter avec la même intensité, le regard fixé sur moi comme pour concentrer toute son attention. Durant tout l'échange, je sentis ce regard aigu posé sur moi.

Plus tard, alors que Lénine et moi discutons encore, Krassine entra, son sourire habituel aux lèvres. Il était suivi de mon supérieur direct au Conseil suprême de l'Économie, Alexis Rykov, qui ne parut pas surpris de me trouver avec Lénine, il était visiblement informé à l'avance de ma visite. Leur arrivée me fit comprendre que Lénine avait souhaité m'entendre seul avant de conférer avec ses deux collaborateurs. En me congédiant, il déclara :

*« Nos erreurs doivent être corrigées par nous-mêmes, non par des experts. Les rectifications doivent venir d'en haut. Ainsi, dès que vous aurez des idées sur le sujet, téléphonez-moi directement. J'effectuerai les modifications nécessaires. »*

Je partis avec l'impression d'une entreprise peu fructueuse. Pourtant, le lendemain, Larine me convoqua. Certes, il ne laissa rien transparaître d'éventuelles instructions de Lénine, mais il m'écoula désormais avec attention.

Cette visite inaugura une longue série d'entretiens avec Lénine. Bientôt, au sein du parti communiste comme parmi les experts, on sut qu'il me recevait volontiers.

Ces rencontres m'offrirent l'occasion d'observer Lénine de près. Au fil des discussions pratiques, je pris conscience qu'il n'était pas seulement un révolutionnaire, mais un homme profondément cultivé, doté de toutes les qualités requises pour gouverner une grande nation.

Un trait saillant s'imposait : son don de séduire instantanément, même des étrangers hostiles à sa politique. En cela, il contrastait avec les autres dirigeants bolcheviques ! Avec eux, je percevais toujours une réserve sous-jacente, une partie de leurs pensées inexprimées. Je sentais qu'ils ne m'acceptaient pas pleinement, qu'un mot imprudent pourrait atterrir à la Tcheka.

Rien de tel avec Lénine. Il déployait une attention totale, un charme désarmant, semblant jouer cartes sur table. Face à un interlocuteur neuf, il cherchait d'abord à le convertir. D'où cette voix douce, presque câline, cette bonhomie apparente, cette simplicité étudiée.

Il paraissait totalement désintéressé. On se disait : « Voilà un chef d'État qui ne veut rien pour lui-même ! » Peut-être cette amabilité n'était-elle qu'un moyen de retenir ceux qu'il jugeait utiles. Comme le dit Gogol dans *Le Revizor* : « *Donnez-moi ce bout de ficelle ; en voyage, le moindre brin peut servir.* »

Son magnétisme résidait dans son visage, surtout dans ses yeux. Pourtant, il n'avait rien des nobles traits vénérés par l'intelligentsia russe, ceux de Tolstoï, Herzen ou Tchernychevski.

Sa barbiche soignée, évoquant celle de Napoléon III, semblait mal s'accorder à son visage. Je l'imaginai mieux imberbe ou portant une barbe plus fougueuse. Ce léger artifice trahissait son goût de

l'ordre – paradoxe chez cet homme aux manières parfois négligées. Reflet de sa dualité : douceur dans l'approche, fermeté dans l'action ; dogmatisme théorique allié à un pragmatisme absolu.

À cette époque, Lénine portait toujours le même costume sombre : pantalon étroit légèrement trop court, veste croisée pareillement écourtée, col mou blanc, vieille cravate noire à petits motifs blancs, usée au même endroit depuis des années. Derrière son bureau, on remarquait ses talons un peu surélevés. Une main tenant un crayon, l'autre marquant des pages d'un livre ouvert, comme pour comparer des passages. Tout en parlant ou travaillant, il griffonnait des notes, couvrant ses carnets de haut en bas avant d'en arracher les feuillets.

C'est ainsi qu'il présidait les séances du Conseil des Commissaires du peuple et du Conseil du Travail. Il surgissait d'une pièce voisine, s'installait vivement à la table, menant les débats avec la maîtrise d'un chef d'orchestre. Chaque partition était répétée à l'avance : avant chaque réunion, il se concertait avec les commissaires concernés. Une fois lancé, il distribuait des messages brefs aux membres, sollicitant avis ou suggestions. Soudain, il mettait fin aux discussions et dictait les décisions finales d'une voix précise.

Durant les délibérations, son sourire malicieux trahissait une manœuvre en préparation, sans en révéler la teneur. Même ses proches ignoraient jusqu'à la dernière minute comment il orchestrerait l'affrontement entre adversaires, orienterait le débat, et quelles décisions finales émergeraient. Lui seul détenait le fil de sa pensée.

Pourtant, ma méfiance initiale s'estompa rapidement. Malgré mes convictions politiques, une affection personnelle pour Lénine germa en moi. Je devins pleinement disposé à collaborer. Au fil des mois et des années, lors de nos rencontres, je lui soumis projets et réflexions nés de mon travail, partageant mes observations glanées en Russie et à l'étranger. Certaines de mes propositions – comme la transformation des entreprises d'État en trusts – furent adoptées.

Avant et après la révolution, en Russie comme ailleurs, j'ai croisé nombre de personnalités éminentes. La plupart, une fois approchées, décevaient par leur petitesse. Un adage dit : « Plus on est proche d'une montagne, plus elle paraît grande ; plus on est proche d'un homme, plus il semble petit. » Lénine fut une rare exception.

Non qu'il fût parfait. Il avait des travers. Beaucoup rejetaient ses principes et ses méthodes. Ses discours publics, martelant des idées simplistes en phrases répétitives, me semblaient monotones, parfois ennuyeux. Ses écrits réduisaient les lois du développement social à des énoncés rudimentaires.

Pourtant, plus je le fréquentais, plus sa stature grandissait à mes yeux. Il surpassait de loin ses collaborateurs, pourtant remarquables. Il possédait ces qualités rares qui forgent les véritables guides. Avec le temps, les aspects rebutants de son action pré-révolutionnaire s'effacèrent, laissant place à une logique intérieure.

Lénine croyait viscéralement en la « vertu » de la révolution. En cela, il rappelait [Bakounine](#), bien que se revendiquant jacobin marxiste. Convaincu de la mission libératrice du prolétariat, il estimait que celui-ci, englué dans ses luttes quotidiennes, ne pouvait dépasser ses besoins économiques immédiats. D'où le rôle des leaders éclairés – issus souvent de classes hostiles, comme Marx et Engels – pour éveiller sa conscience révolutionnaire. Le prolétariat devait consentir des sacrifices, quitte à immoler une génération entière pour le bonheur des suivantes.

Cette vision explique la simplicité volontaire de ses écrits : il s'agissait d'imprimer ces idées dans l'esprit ouvrier. Mais hors de la tribune, Lénine n'était ni primitif ni terne. En tête-à-tête, j'ai vu un penseur profond, un homme cultivé, sachant guider les masses par une inflexibilité doctrinale allié à un pragmatisme tactique. Humain et doux dès qu'il ne percevait pas d'opposition politique, il incarnait ce paradoxe évoqué par [Lounatcharski](#) : un front socratique couronnant un révolutionnaire d'acier.

Ma deuxième entrevue, initiée par lui, intervint un mois plus tard. L'échec patent du trio du bois exigeait un retour à des méthodes traditionnelles. Krassine et Rykov présents, Lénine évoqua la création d'un Comité central du bois. Je devais en être l'administrateur, aux côtés d'un président communiste, d'un délégué agricole et de deux syndicalistes. Ce plan reflétait sa défiance envers les expérimentations et sa confiance croissante en moi. On réintérait même d'anciens marchands de bois, sous ma supervision.

Alors que nous nous levions, Krassine lança : « *Très bien, Vladimir Ilitch, mais qui sera le président communiste ? Nos imbéciles ont besoin d'une icône soviétique typique.* »

Coïncidence étrange : à peine avait-il parlé que la porte s'ouvrit. Un homme entra, vêtu de cuir de la tête aux pieds – veste, pantalon, bottes épaisses –, visage basané, moustache noire tombante. Silencieux, il traversa la pièce d'un pas lourd, sans ôter sa casquette. Son allure évoquait irrésistiblement Cromwell.

Cet homme était Joseph Staline.

« *Pourquoi ne pas le nommer président de notre comité ?* » suggéra Krassine. Rykov protesta faiblement, arguant de l'inadéquation de Staline pour ce rôle, mais Lénine et Krassine balayèrent ses objections.

Mon destin ne fut pourtant pas de collaborer avec Staline : cinq jours plus tard, il quitta Moscou et mon comité pour le front sud. Un autre communiste, [Georges Lomov](#), le remplaça.

Dès cet hiver 1918 et jusqu'à sa mort en janvier 1924, je rendis régulièrement visite à Lénine – environ deux fois par mois, sauf durant ses graves crises de santé. Je participais principalement aux séances du Conseil du Travail et de la Défense, mais il souhaitait souvent me recevoir en aparté avant les réunions. Dans son bureau, l'attente ne dépassait jamais deux ou trois minutes.

Ces entretiens m'étaient si précieux, apaisant et stimulant à la fois, que j'en venais à les anticiper avec une impatience presque juvénile. Ils formaient des oasis de clarté dans mon labeur ardu, des aiguillons pour persévérer.

En décembre 1918, à l'issue de notre deuxième rencontre, il me déclara au départ : « *N'oubliez pas : pour me voir, passez outre les intermédiaires. Appelez directement [Fotiéva](#) [sa secrétaire]. Si quelque chose vous préoccupe, je vous recevrai.* »

Lors des séances du Conseil, les représentants ministériels – tous communistes – prononçaient leurs discours ritualisés. Les experts comme moi devaient s'exprimer par l'intermédiaire de leur commissaire attitré. Lénine, rompant ce protocole pour ma personne, m'interpellait directement : « *Et vous, camarade Liberman, qu'en pensez-vous ?* » La récurrence de cette pratique fut telle que Krassine et Rykov, hors séance, me conseillaient souvent : « *Parlez-en à Ilitch [Lénine], il vous écoute.* »

Parfois, durant mes visites, une porte latérale s'entrouvrait. Une femme robuste entrait à pas lents : [Nadejda Kroupskaïa](#), épouse et compagne indéfectible de Lénine. Traversant la pièce en silence, elle posait sur lui un regard intense derrière ses lunettes, pupilles légèrement saillantes. Plus tard, durant sa convalescence après la première attaque, je la surpris errer d'un air détaché – indifférente apparemment au monde, à la Russie, à la révolution, tout entière absorbée par son Vladimir Ilitch.